

La linguistique des plantes

Xavier-Laurent Salvador

Les « *environmental studies* » (1) travaillent au décroisement étrié des vieilles lunes de la science, comme l'idée surannée d'une frontière entre les trois règnes : le végétal, le minéral et l'animal. Parmi elles, les « *plants studies* », dont un sous-domaine tente de percer : les « *linguistic plants studies* », d'où émergeront sans doute les « *linguistic géraniums studies* », les « *fougères studies* », et on attend avec impatience les « *green and fairways literature studies* », pour les golfeurs cultivés.

Le « langage » – je mets des guillemets à dessein afin de vous faire comprendre que ce mot est une prétendue « notion scientifique » – serait, pour de vieux philosophes rances et passés de mode comme Ferdinand de Saussure, Gustave Guillaume ou Antoine Meillet, une faculté universelle de l'humain dont la langue est une réalisation au service de sa communication.

Cette blague.

Tout évidemment ici est contestable : imagine-t-on sincèrement un seul instant que l'humain communique ? L'humain ne communique pas, c'est une grille de lecture fallacieuse. L'humain au contraire cherche uniquement à asseoir sa domination sur l'humaine dans un rapport de force qui s'exerce par la violence. Tous les sons et tous les écrits qui sortent de l'humain sont donc des borborygmes menaçants destinés à

Xavier-Laurent Salvador est maître de conférences, président du LAIC, cofondateur de l'Observatoire des idéologies identitaires. Dernier ouvrage publié (dir.) avec Emmanuelle Hénin et Pierre-Henri Tavoillot : *Après la déconstruction. L'université au défi des idéologies* (Odile Jacob, 2023).
xavier-laurent.salvador@univ-paris13.fr

effrayer l'humaine. Inutile de chercher à le comprendre ni à les étudier, peine perdue. La « linguistique », une pseudo-science hétéropatriarcale, structure la domination de l'humain contre l'humaine en lui faisant croire qu'il y aurait communication... L'humain construirait des langues? Allons, soyons sérieux. La faculté de l'humain.e est un leurre qu'il faut dénoncer, dès lors – allons, suivez! – que nous venons de démontrer que toute structure sonore ou graphique dans l'humain n'est pas une « faculté » mais un « outil d'oppression » tout particulièrement exploité par la caste dominante virile pour écraser la soif de liberté des dominées: les femmes, qui, elles, sont douées du pouvoir de créer des codes émancipateurs communicants. Et tout ça vient des chasseurs-cueilleurs parce que quand on chasse on se tait; mais quand on cueille on chantonne avec les enfants.

Non, l'humain ne communique pas.

En revanche, les plantes et les cailloux: oui.

Et seule une catégorie de personnes particulièrement ouvertes sur la réalité de la terre-mère nourricière bienveillante et harmonieuse est capable de vous livrer les secrets de leur littérature: les femmes. Enfin, pas *toutes* les femmes, car il y en a qui collaborent encore avec l'ancien système viriliste cis-normé qui cherche à faire taire la nature en nous imposant l'idée que leurs grognements seraient plus signifiants que le reste. Donc, surtout les femmes qui ont fait des études à la fac. Pas n'importe quelles études non plus, il ne faut pas pousser: il va de soi qu'une femme qui aurait fait des études de marketing ou de commerce, voire de physique ou de biologie, aurait ses facultés de réception à la post-linguistique des plantes et des cailloux un peu perturbées. Non, des études dans une science humaine bien circonscrite: des sciences humaines sans concours, par exemple. Car, en réalité, l'agrégation est un perturbateur violent de réception et les agrégé.e.s – on s'en doute – relaient encore majoritairement la vieille idée selon laquelle le langage et la volonté de communiquer seraient liés. D'ailleurs, quand je dis « science humaine », je suis bien embêté.e quand je veux parler des langages des plantes... Mais je ne peux quand même pas inventer une « science maraîchère », c'est un coup à se retrouver sur les marchés. Je parlerai donc de « science humain.e », mais c'est évidemment un abus de langage. Et des études en sciences humaines de gauche, si possible – car il existe des sciences humaines de droite, comme la littérature qui voudrait nous faire adhérer à la vieille idée absurde selon laquelle il pourrait y avoir une hiérarchie entre les écrits: comme si une page de Baudelaire pouvait avoir plus de sens qu'une notice Ikea!

Allons, réveillez-vous les gens: tout est *discours*! Ce qui compte, c'est le *discours*, et son analyse... Mais le discours humain, c'est un peu réducteur. On sait déjà tout, non? Il faut avoir de l'ambition et ne rien s'interdire.

« L'analyse de discours », ça, c'est une science humano-maraîchère de gauche qui claque: peu importent le discours, son auteur, sa réception pourvu que nous, les « réceptrices du sens », y mettions un contenu. Tout s'analyse avec une granularité indéfiniment modulable: qui se soucie qu'on n'y comprenne rien? Nous pourrions toujours y déceler « un sens ». Tout est discours, vous dit-on! Et à cette aune, tout se mesure à l'intelligence de l'analyste: une notice de montage? Un discours. Un panneau de signalisation? Une sémiotique du discours. Une publicité coréenne pour de la soupe? Un corpus en élaboration. Un tas de factures de restaurant? Un corpus achevé. Ne manque plus qu'un site Web pour le rendre consultable: et voilà une thèse. Trois sites Web? Un laboratoire de recherche. Et demain? Le monde... Au cœur de cette science nouvelle et abondamment financée: une dynamique active qui s'acharne à construire des discours sur les discours. Car, on y revient: tout est discours.

Tout.

Même les plantes et les cailloux sont producteurs de discours. Pas au sens où les jardins ou les monuments seraient des objets de culture, non. Et pas non plus au sens éthologique: oui, les plantes et les animaux communiquent. Mais s'agit-il selon vous d'une langue?

« Enfin il semble que les plantes utilisent les vibrations pour communiquer entre elles. Des recherches récentes et encore exploratoires [...] ont montré que les racines de certaines plantes émettent des *cliquetis* (pour le moment le phénomène est nommé *clicking*), involontaires mais non dénués de sens. (2) »

Attention, ô mon ami lecteur: quand tu pètes, tu fais aussi des « bruits involontaires non dénués de sens ». Le corps parle. Hier, c'était encore un symptôme. Aujourd'hui? C'est de la littérature. Regarde comme le « cliquetis » fait « ringard ». Dans l'étude italienne, c'était *tintinnio*... Mais *clicking*, ça, c'est de la notion scientifique: c'est en anglais! Dès qu'on le dit dans la langue du colon, tout semble plus intelligent, non? Mais je vois qu'au fond de toi tu te dis que l'outrance est violente et qu'au fond il n'est pas absurde de s'intéresser à la communication des êtres vivants. Et

ressent au vivant et à sa communication, à ses stratégies de survie collectives : l'éthologie, ou la science des « mœurs » animales ; la biologie. Mais es-tu prêt à considérer que tout bruit est un discours, dont l'analyse du sens relève de la linguistique ? Es-tu prêt à ce qu'on enseigne à l'école à tes enfants qu'il y a une grammaire de la communication des plantes que seul.e.s quelques initié.e.s savent déchiffrer avec finesse ? Vois-tu la pente glissante qui se dessine ? Il y a en réalité un glissement subreptice qui voudrait élargir la notion de discours à tout bruit naturel, un glissement de sens qui fait de l'analyste non plus un chercheur, mais un intermédiaire entre la nature et les hommes. Et l'intermédiaire, en latin, ça se dit : un *medium*. Oui, comme le médium qui prétend lire l'avenir.

Les plantes parlent

Car elle est là, la réalité tant dissimulée de ces *post-sciences* (3) qui voudraient bien faire le deuil de la science au profit d'un renouvellement des cadres des disciplines. Transformer le scientifique en sachant, et le a.s. chercheur.euse.s en sorcier.ère.s.

« Même si on en sait peu au sujet de la nature du “langage” des plantes, cela semble très complexe. (4) » Prêtez bien attention aux guillemets autour du mot « langage » car parler du « langage des plantes », c'est adhérer à une métaphore et enfoncer un coin dans la linguistique elle-même. Il est facile de mettre les philosophes du langage en situation d'incompétence face à un objet qui ne relève pas de leur discipline et en les confrontant à ce que leur méthode ne prétend pas expliquer. Demande-t-on à un astronaute d'expliquer pourquoi un manège tourne au prétexte que tout ça, ça bouge ?

« Vous avez dit, M. Saussure, que la linguistique reposait sur la double articulation de la langue, quelque chose qui aurait à voir avec les phonèmes et les morphèmes ? Même si l'homme fait des bruits, selon vous, comme tout animal, sa particularité serait d'assembler ces sons insignifiants en agrégats qui, eux, seraient sémantiquement marqués. L'aboïement signifie la faim, la soif ou la peur. Le son [b] ne signifie *soi-disant* rien (5). Comment expliquez-vous alors le langage des plantes ? Hein ? Je ne crois pas dire de bêtises, mais les plantes parlent ! Alors ?

– Mais non, les plantes communiquent ! Depuis Maurice Maeterlinck et *L'Intelligence des fleurs* (1907), il n'y a pas de débat ! Mais ça ne relève pas du langage. Le champ de la linguistique repose sur la construction de la langue dont une des caractéristiques est la double articulation de la langue ; et l'autre, l'arbitraire du signe. Le reste est soit biologie, soit poésie : toute activité respectable et utile.

– N'importe quoi : il n'y a aucun arbitraire dans le choix du *clicking* par les racines de plantes. Moi qui suis connectée à la nature, je sais que les plantes parlent.

– ... “communiquent”, elles “communiquent” ! “Parler”, c'est autre chose : mais je vois que vous ignorez tout de notre science. Peut-être devriez-vous nous lire ?

– Je n'ai pas de temps à perdre avec vos fariboles anthropocentrées : il y a une urgence climatique planétaire à écouter les fleurs nous dire ce qu'elles veulent nous dire !

– Pensez-vous sincèrement que “les fleurs” vous ont choisie comme interlocuteur ?

– Évidemment, car moi je suis conscientisée au problème de la planète-mère-qui-souffre-comme-je-le-ressens-dans-ma-chair. J'entends les plantes “parler” et pas “communiquer” comme vous le dites avec mépris pour bien faire sentir votre morgue d'homme blanc supérieur assoiffé de domination. Nous, les femmes, nous sommes en harmonie avec la nature qui parle. Vous, les hommes, vous cherchez à faire taire la planète.

– Vous entendez les fleurs vous parler ?

– Oui, évidemment. Pourquoi ?

– Oh, pour rien. Et vous allez construire des corpus de plantes qui parlent ?

– C'est la base même d'une étude sérieuse en analyse de discours : constituer un corpus. Et publier un site Web.

– Vous allez faire des entretiens ?

– C'est une évidence.

– Et comment comptez-vous recueillir votre objet d'étude ?

– Par la capacité que j'ai en moi d'écouter le monde en m'ouvrant à lui, car moi, tout particulièrement, je suis douée de l'empathie des choses du vrai monde.

– Et cette capacité : vous pensez qu'elle est uniformément partagée dans le monde universitaire ? Ou c'est une capacité réservée à une élite de chercheur.e.s ?

– C'est évidemment réservé aux vrai.e.s chercheur.euse.s conscientisé.e.s à la réalité du vrai monde, et qui œuvrent pour l'avènement d'une *post-linguistique* qui rompe avec l'ancien monde...

– Ah: très bien! Ce n'est donc pas une science, une épistémologie. C'est une technique. Et comme elle n'est connue que de quelques initiés: c'est une magie. Vous n'êtes donc pas une chercheuse, mais une magicienne. Au revoir, Madame.

– Fasciste! Phallocrate! »

Dans un article intitulé « Devenir-planté », Karen Houle écrit donc :

« Et naturellement nous supposons que si une communication réelle se produit, elle sera entre et à travers des êtres avec ces éléments corporels, ceux qui habitent la partie de la biosphère que nous communicants habitons : dans l'air, au-dessus de la terre, hors de l'eau, dans nos territoires écologiques. (6) »

Où l'on voit se dessiner la frontière entre la démarche d'analyse du sens, qui est le propre de la sémantique, et la recomposition métaphorique du sens par la stratification d'enjeux écologiques, philosophiques, économiques et surtout politiques visant à ramener l'humain à la portion congrue de la situation qu'il occupe dans le monde. L'humain, méprisable, parasite d'un écosystème qu'il viole en permanence et dont il n'entend pas les discours ni la linguistique suprasphérique ou transécologique, est décalé de la position centrale qu'il occupe dans la seule chose dont il est pourtant le véritable maître, à savoir la science. Ou, comme le dit parfaitement une chercheuse : « La pensée post-dualiste a fait son chemin, et les propositions pour penser le monde de manière écologique se sont heureusement [*sic*] développées. (7) »

Monica Sjöö et Barbara Mor, respectivement peintre et poétesse, dans leur ouvrage *The Great Cosmic Mother. Rediscovering the Religion of the Earth*, esquissent le dessein d'une cosmogonie réconciliant l'humain et la nature dans la redécouverte panthéiste de l'union cosmique privilégiant la relation à la déesse mère. S'appuyant tantôt sur Marx, tantôt sur les récits fabulaires de l'Égypte, elles développent l'idée d'un matriarcat étymologique d'où découleraient toutes les inventions humaines, langage en tête :

« Est-ce que les femmes ont aussi inventé le langage parlé? Depuis le temps des chasseurs-cueilleurs, on sait bien que les hommes passaient leur temps dans le silence [...] pendant que les femmes restaient ensemble au camp à parler et à chanter, entourées d'enfants. (8) »

On n'ose imaginer un raisonnement par clichés, et elles ont sans doute des témoignages d'époque. Partant d'un postulat simple – les femmes sont à l'origine de tout, à commencer par la parole –, elles continuent en posant cette proposition :

« Quelle sorte de langage? Thompson a proposé l'idée fascinante que les femmes prédisposées à la cueillette des plantes ont été à la source du développement d'un vocabulaire mental et d'un système de classification lié à la collecte des plantes utiles. (9) »

Quod erat demonstrandum! Les femmes ont évidemment inventé le langage, mais en fait : ce sont les plantes elles-mêmes qui sont à la source de l'invention du langage. Pourquoi? En raison du lien naturel qui lie les femmes aux plantes, au chant, à l'éducation, à la connaissance des choses utiles par opposition aux hommes dont la violence est en réalité leur moyen de s'émanciper de l'état primordial féminin (*innate female state*, (*sic*)) qui les caractérise dans l'enfance. L'idée d'une postlinguistique – qui fait le deuil en même temps qu'elle l'assassine de la philosophie du langage et de la linguistique – renoue fort heureusement avec la médiation maternelle et la connaissance d'une métaphysique de l'universel féminin.

Notre chercheuse, car quel que soit le sexe de la personne : seul un homme ayant régressé au stade de l'*innate female state* peut être habilité à parler de ce qu'il entend et de ce qu'il voit, est donc revenue au stade médiumnique. Sa science est en réalité fondée sur une certitude : celle de la primauté de l'écoute féminine du vrai monde, et sur la capacité de ce médium à comprendre le *discours du monde*.

C'est donc un ésotérisme. Et au cœur de cet ésotérisme : la sorcière, ou la fée, bref : une initiée. Pourquoi? Pour la simple et bonne raison que l'ésotérisme ne se transmet pas.

Ah, la vieille science, elle : oui, elle se transmet. Toutes ces personnes honorables dans un amphithéâtre ou dans une salle de cours en préfabriqué transmettent en toute liberté, en toute transparence, en toute honnêteté

le contenu de leur discipline. Leurs expériences sont bêtement lisibles, réductibles, falsifiables. En un mot, tout le contraire de l'ésotérisme : elles sont exotériques.

Mais l'analyse de discours du monde, elle qui tue et stérilise, ne s'embarrasse pas de la vérité. Elle repose sur la connaissance chamanique qui procure la joie de la certitude par l'expérience intime non partageable. Entends-tu le monde qui te parle ? C'est donc que tu es dans la science. Crois-tu que le monde te parle ? Alors tu es dans la science.

Mais penses-tu que la communication végétale ne soit pas une linguistique moderne ? Alors tu es perdu pour la cause et il faudra bien que l'on te « conscientise » – le nouveau mot des sectes modernes pour « initie » – à la vérité du post-monde qui sait plus qu'il ne prouve ; qui éprouve plus qu'il n'étudie et qui renoue avec la peur « panique » au sens étymologique du terme : la peur des petits démons qui comme Pan peuplent les mondes végétaux, habitent les arbres et parlent aux magiciennes qu'il a choisies.

1. <https://environmentalhumanitieslarca.wordpress.com>.

2. Marie-Anne Paveau, « Pour une postlinguistique. Ce que (se) disent les plantes. Interactions végétales », *La Pensée du discours*, <https://penseedudiscours.hypotheses.org/16672>.

3. *Idem*.

4. « Although we know little about the “language” of plants, it appears to be extremely complex » (nous traduisons), Monica Gagliano, John C. Ryan, Patrícia Vieira, *The Language of Plants*, University of Minnesota Press, 2017, <https://moly.hu/konyvek/monica-gagliano-john-c-ryan-patricia-vieira-szerk-the-language-of-plants>.

5. Aujourd'hui, des chercheurs cherchent à prouver que les sons de l'alphabet auraient une portée symbolique. Le [m] serait plus doux et plus maternel que le [k], qui serait brutal et viril.

6. Karen L. F. Houle, « Devenir-plante », traduit par Anne Querrien, in *Chimères*, n° 76, janvier 2012, p. 183-194, https://www.cairn.info/load_pdf.php?ID_ARTICLE=CHIME_076_0183&download=1.

7. Marie-Anne Paveau, « La linguistique hors d'elle-même. Vers une postlinguistique », *Les Carnets du Cediscor*, n° 14, 2018, <https://journals.openedition.org/cediscor/1478>.

8. « Did women also develop the spoken language? From the earliest hunting-and-gathering times, we know that the men spent long, silent, and often solitary days away on the hunt. It takes silence to track animals. Meanwhile, the women worked collectively in or near the camp, surrounded by children, talking and singing » (nous traduisons), Monica Sjöo et Barbara Mor, *The Great Cosmic Mother. Rediscovering the Religion of Earth*, Harper One, 1987.

9. « What kind of language? Thompson has a fascinating idea that women's plant-collecting activities were related to the development of a kind of mental vocabulary-dictionary and classification system: The gathering of useful plants is an exercise in establishing a cultural taxonomy of nature » (nous traduisons), Monica Sjöo et Barbara Mor, *The Great Cosmic Mother. Rediscovering the Religion of Earth*, *op. cit.*